

## le pied et le pas du temps

armando verdiglione

Ce par rapport à quoi le parlant se situe dans un parcours d'identification qui ne le mène jamais à une identité, c'est un semblant : point de distraction, point de soustraction, point vide. Trial et ponctuel, le semblant. Inévitable en parlant. En se trompant de mots et de comptes. En oubliant. En rêvant même éveillé.

Je parle d'un dieu que l'éducation appelle faux et mensonger. Et d'un point vide. Sur un bord impertinent, extranéisant sur l'autre. Inconnaissable plus qu'inconnu. Autant dire que malgré les intentions ou la volonté il ne se laisse pas prier.

Mais la mythologie du XX<sup>e</sup> siècle livre la mélancolie d'une république sans semblant. Une mythologie et non un mythe. Une république élimine le semblant, ôte ce dieu faux et mensonger pour se poser comme totalitaire. Et il s'agit d'aller bien au-delà de la laïcisation qui confirme la théocratie. Et dieu existe dans le mythe. Dans le mythe chré-

tien, par exemple. Où il est question du parricide et non pas de la mort du père.

Représentation de la théologie que la famille. Un alibi. L'articulation d'une famille qui est présentée comme inanalysable provient du mythe pour atteindre une structure. Jusqu'au chiffre du langage.

Voilà qui est différent de ce qu'accomplissent les institutions théocratiques dans leur tâche de garantir la phobie. Contre la jouissance.

Au XX<sup>e</sup> siècle, la question de la vérité s'énonce par la psychanalyse. Alors que l'anthropologisme se caractérise par le retranchement d'une vérité en tant qu'effet de langage au profit d'un savoir disponible, montrable, distribuable. D'un savoir-faire, par exemple, avec la vérité posée comme cause c'est-à-dire comme objet à servir, comme objet par rapport auquel être en dette. Casuelle et non nécessaire, la vérité. Une variante. Et elle existe non pas à partir de n'importe quelle entité qui se pose comme précédant l'acte mais comme effet du faire. Ton d'une rencontre.

La vérité et la fausseté ne se posent pas comme deux contraires. Si le faux s'avère un point de chute, l'impertinent qui provoque la jouissance à l'intérieur d'une structure d'équivoque, la fausseté prétend que l'impertinence est isolable et économisable. Et un cas n'est ni judiciaire ni psychiatrique. Il est particulier. Clinique : concernant un pli et ce qui se plie le long d'une corde.

Ce que je dis relève d'une expérience singulière. Et éloignée de ce qui dans la décennie qui vient de s'écouler prend le nom d'idéologie européenne : décennie 69-79 ayant succédé au triomphe des sciences humaines des années soixante et se caractérisant par la domination de la politique sur l'éthique et de la doctrine du sacrifice au nom de l'avenir sur la loi. Avec un renvoi de la jouissance. Et dans une réalisation, censée possible, des fantasmes. Époque de la domination des groupes institués. Si bien que la culture a été toujours plus administrée par des fonctionnaires et subalternes et qu'elle a été tenue pour patrimoine. Pour quelque chose

qui pourrait être géré. La caractéristique de cette époque historico-culturelle consiste en ceci : le discours que chacun tient tire son autorité de la démonstration — qu'il accomplit — que l'Autre ment. Et en supposant que l'Autre mente il s'agit de le démystifier. De le démasquer. De le dénuder dans la meilleure tradition théocratique. Cette époque a l'air d'être aujourd'hui terminée. Et la Foire du Livre de Francfort 1980 met en relief cette disparition de l'intellectuel. Du style. Les éditeurs qui avaient désormais perdu la référence idéologique ou scolastique mettaient l'accent sur un savoir commercialisable. Sur un savoir domestique, distribuable à l'université et dans les foyers. Sans grand intérêt pour l'écriture.

L'époque qui s'annonce en Occident et qui annonce toute sa portée dans les années quatre-vingts, c'est l'époque de l'anthropologisme. Qui s'imagine non pas tant la fin de la politique que celle du politique : de ce qui échappe à toute totalisation du langage. Avec une prédominance des principes universels au nom desquels la culture serait gardée. En mettant l'accent sur une épistémologie qui rejette la logique. Sur une épistémologie en tant que dogmatique niant l'écriture et favorisant l'analphabétisme.

Le symposium international de Tbilissi (octobre 1979) est emblématique précisément par la convergence de certaines positions. Emblématique de ce qui peut arriver.

Selon une logique modale et dans les termes de la compétence, l'anthropologisme situe le savoir dans une abolition du temps. Comme si la république contemporaine se distinguait par la possibilité d'une utilisation de la coupure de la coupure.

Mais Œdipe n'est pas l'œdipisme. Il n'est pas la mythologie qui assigne au sujet un statut psychologique dépendant de l'être. Ni même l'œdipe que divulgue l'anthropologie. Question du nom. De la fonction d'un nom dans l'acte. Un nom n'est pas un signifiant. Un nom en vient à diviser chaque élément de lui-même. S'il n'est pas possible de ne pas se tromper en parlant, il n'y a pas d'élément iden-

tique à lui-même. L'image s'avère autre et cinématique. Sémouvante. Prise dans une gesticulation. Bien éloignée de ce que la psychologie behavioriste tellement en vogue en Italie même après cinquante ans appelle gestualité en tant que formalité du geste.

Éviter la question œdipienne, éviter moins la question de l'origine que la question du nom revient se trouver dans ce que Freud appelle complexe. Se trouver dans une économie du temps considérée comme possible ou nécessaire. Et le pied enfle. Le pied, soit le fil d'Ariane qui va du point vide au chiffre. Le pied du temps. Ce que Leibniz définit une erreur de calcul.

Voici deux bords : le bord du refoulement qui concerne la structure de la distraction et qui vise à la loi et le bord de la résistance qui vise à l'éthique. Entre ces deux bords et à leur intersection la corde. Entre la fonction du refoulement et la fonction de résistance, la fonction vide. Et le langage a une double articulation : celle de l'équivoque et celle du mensonge. Une double articulation intersectée par le chiffre. Par la fonction vide.

Freud note qu'il existe trois métiers impossibles : gouverner et éduquer en ce qu'ils concernent le désir se rapportent à l'impossible de la résistance. Psychanalyser en ce qu'il concerne la jouissance se rapporte à l'impossible du refoulement. Entre ces deux impossibles, entre l'impossible du refoulement et l'impossible de la résistance, le contingent. C'est ici justement que surgit comme effet du temps le subjectal. Et si je dis subjectal, c'est pour le distinguer du sujet psychologique supposé unitaire ou devant atteindre une unité ou une identité. Voici un quatrième métier : le métier contingent. Voici le domaine de l'artiste. Œdipe qui le long de la corde s'effectue comme subjectal est un artiste. Et devenir artiste c'est le ressort d'une analyse. L'artiste laisse exactement le temps tel qu'il est. Sans rapport à une économie du temps.

La fonction qui entraîne justement la parabole vers le chiffre est vide. Or tandis que le paradoxe relève de l'impos-

sible inhérent aux deux sentiers, c'est-à-dire au sentier des noms et au sentier des signifiants, au sentier de la nuit et au sentier du jour, le temps n'a pas de paradoxe : il n'entretient aucun rapport avec l'opinion. Le long de la corde survient alors l'absurde. Ou plutôt l'échec qui ne permet pas la réalisation du fantasme. Le parlant vit de fantasmes qu'il ne peut ni gouverner ni réaliser.

Et en relation avec cette fonction vide il y a trois temps, auxquels fait peut-être allusion le mythe des Parques. Le temps du symptôme constitue le temps où s'instaure l'éventualité du chiffre. Le symptôme n'a rien de négatif, rien qui le rapporte à une maladie. Inévitable. Une ressource. L'éventualité du chiffre. Le deuxième temps est le temps de l'impasse. Non pas un cul-de-sac mais une issue. Ces deux temps suivent le deuil dans le labyrinthe. Le troisième temps est le temps du chiffre. Quelle est la position de Schreber par rapport à ces trois temps ? De ce président de cour d'appel qui, de l'asile, écrit ces *Choses mémorables* ? Au sommet de sa carrière, lui qui s'appelle Schreber est nommé, selon le présupposé des institutions, *Senatspräsident*. Ce qui évoque entre autres la fonction vide qui n'exclut pas le nom, Schreber. Schreber en tant que nom n'a pas de sens, il est impropre. *Senatspräsident* peut constituer un signifiant, non pas un être. S'il dit : « Je suis *Senatspräsident* », il y a une sorte d'arrêt dans le parcours de ces trois temps. Il y a une sorte de paralysie. « Je suis *Senatspräsident* et je me fais Schreber. » Il se trouve représenter à un moment donné la femme.

Aimer ou ne pas aimer, c'est l'alternative que pose le tyran et qui qualifie exactement la place que tient la politique : aimer ou ne pas aimer l'État. L'État aime tout le monde et le tyran sert tout le monde. La métaphore de l'amour fonde la métaphore du service dont se joue le tyran. Il dit que s'il demande l'économie du temps et le sacrifice, c'est par amour. Il demande du temps en échange d'une jouissance future et non actuelle. Il ne pose pas le temps comme actuel. C'est pour cela justement que la politique, qui est du tyran et qui place le sujet devant l'alternative